



Une pièce intelligente et drôle sur la meilleure façon de sortir (par le haut) du harcèlement et de la manipulation ? C'est le pari réussi d' « Un Divan pour la scène ». Courez-y !

« L'art est un mensonge qui dit la vérité ». Comment ne pas songer aux célèbres mots de Cocteau en quittant l'écrin du théâtre du Funambule où l'on vient d'assister à la représentation d' « Un divan pour la scène », véritable petit joyau théâtral écrit et mis en scène par Jean-Luc Solal. Non seulement on ne voit pas passer le temps, grâce à une orchestration parfaite, mais la pièce a justement pour cadre, en partie, les coulisses d'une pièce de théâtre en cours d'élaboration : du théâtre dans le théâtre en somme. Par une formidable mise en abîme, l'auteur aborde en fait une thématique universelle souvent traitée à l'écran par les plus grands (Lubitsch ou Mankiewicz) mais peu sur scène : la manipulation.

Car de la science de l'artifice, consubstantielle au théâtre, à la manipulation mentale il n'y a, hélas, souvent qu'une maigre paroi que des metteurs en scène abusifs ou inexpérimentés, franchissent allégrement. Qu'on en juge : Colombe (émouvante Claire Tatin), actrice de profession, vient consulter Vincent (Jean-Luc Solal, électrique à souhait), thérapeute, pour un mal-être aussi professionnel que personnel. Elle a le vague sentiment que le metteur en scène (Grégory Ondet) qui la dirige dans les répétitions du grand monologue d'Elvire dans l'acte IV de « Dom Juan » trahit le texte de Molière et profite de son trouble pour entretenir une ambiguïté sentimentale avec elle. Le théâtre et la relation avec ce dernier vont rapidement devenir le matériau principal de la cure : Colombe, jouant Elvire, sous cette direction équivoque, rejoue inconsciemment sa vie passée, répétant le vécu douloureux de son rapport avec les hommes.

Parallèlement, Vincent, lui-même en supervision, essaie de comprendre pourquoi est-ce si difficile de mettre un terme à une relation qui le fait exagérément souffrir. On le voit, le propos n'est pas celui du subterfuge au théâtre mais de la vulnérabilité du comédien. Celle-ci se pose de manière particulièrement exacerbée puisque par définition, le comédien est la matière même du travail artistique, à partir de sa mémoire corporelle et émotionnelle qu'il doit activer, et ce dans un univers très précaire. D'où une exposition plus grande aux phénomènes manipulateurs, aux stratégies de séduction et de domination. À l'effet miroir traditionnel du théâtre s'ajoute un effet « loupe » puissant sur le spectateur. La pièce nous renvoie avec subtilité aux scénarios de manipulation que nous réserve la vie ; comme autant d'embûches mais aussi de tremplins pour rebondir.

Dans beaucoup de domaines, professionnel, sentimental, amical, familial, la relation humaine est guettée, depuis le péché originel, par la tentation d'emprise sur l'autre. Le savoir aide justement à s'en libérer pour croître humainement et ne pas reproduire

des mécanismes inconscients. Quel adolescent n'a pas, tôt ou tard, senti passer le vent de « mauvaises influences » et parfois l'urgence à s'extirper d'amitiés plombantes ? Quel jeune adulte ne s'est pas, d'une manière ou d'une autre, confronté à un parent possessif, qui ne s'est pas un peu trop vite abandonné dans les mains d'un « maître » ou fourvoyé en amour ? Qui n'a pas rencontré des situations de harcèlement moral ? Merci à Jean-Luc Solal de nous permettre de tirer tout cela au clair pour en sortir par le haut, et avec le sourire ! Mieux : on rit même énormément. Et on savoure un texte écrit dans un beau français. Il y a toujours un petit peu de Woody Allen dans les pièces qui évoquent la psychanalyse. Nous n'avons qu'un seul mot : Courrez-y en famille, avec des grands adolescents.

Diane Gautret

Un divan pour la scène, le Funambule, Paris XVIIIe, jusqu'au 29 octobre. Rens. : 01 42 23 88 83